

Compte-rendu concert. Paris, Oratoire du Louvre, le 11 mai 2017. Biber. Pergolesi, Schmelzer... Claire Lefilliâtre, soprano. L'Entretien des Muses, Stéphane Fuget.

La joie de retrouver **Claire Lefilliâtre** est toujours grande. Dans *Espace d'après Perec* mis en scène par Aurelien Bory, nous avons eu l'immense surprise de la trouver hors des sentiers battus. Ce soir elle n'est pas non plus au sein de l'équipe du Poème Harmonique mais plus « classiquement » en récital, avec un bel ensemble instrumental : **L'Entretien des muses de Stéphane Fuget**. L'Oratoire du Louvre où Philippe Maillard organise une très belle saison de musique sacrée a une acoustique très agréable. Dès les premières notes du violon de Jasmine Eudeline, l'équilibre de l'acoustique frappe par sa précision, son moelleux, sa réverbération mesurée...

Divine Claire Lefilliâtre à l'Oratoire du Louvre

L'Annonciation première des sonates du Rosaire de Biber ne nécessite pas de scordatura comme les suivantes. Elle permet donc à la violoniste de poursuivre le concert sans changer d'instrument. Cette Annonciation est bien



venue dans un programme consacré à Marie, au temps de la Contre-Réforme, car elle prépare le thème. Le sourire constant avec lequel Jasmine Eudeline joue s'entend. Son violon est heureux et les battements d'ailes de l'ange dans un figuralisme limpide déjouent toute difficulté dans cette redoutable virtuosité. L'orgue, le violoncelle et l'archiluth participent à une belle historisation du discours. L'entrée de **Claire Lefilliâtre** pour le Salve Regina de Pergolese apporte dans la souplesse instrumentale une beauté florale envoûtante. La voix a gagné en chair et la cantatrice peut désormais davantage utiliser de nuances forte. Sans renoncer à la pureté du timbre des harmoniques généreuses enrichissent les couleurs. Ce Salve Regina a une séduction mélodique et un lyrisme d'une simplicité que les interprètes sensibles et tous animés d'une même souplesse nous rendent évidente.



Puis la Sonate a tre de Schmelzer nous permet d'écouter avec ravissement l'osmose rare obtenue par tous les instrumentistes. La direction en grande souplesse et suggestion de Stéphane Fuget offre une parfaite liberté à chacun. Le bonheur de Claire Lefilliâtre à les retrouver, est visible. Le récitatif et air composés par Haendel, commandé en Italie au jeune musicien teuton et protestant est l'une des nombreuses œuvres de cette

époque heureuse. Marie en consolatrice orante, lui inspire une page d'une grande subtilité harmonique dans l'évocation des douleurs liées à la guerre sur terre. L'implication dramatique de Claire Lefilliâtre dans le récitatif permet un incroyable contraste avec l'air à la mélodie si pure et infinie. Puis O Dulcis Jesu de Buxtehude est peut être le sommet émotionnel du concert. C'est en tout cas cette oeuvre qui met en valeur toute la science de Claire Lefilliâtre. Le naturel de la rhétorique baroque comme une évidence dramatique nous permet de croire que même en latin, elle s'adresse à chacun de nous en particulier. La plainte si pleine de sentiments profonds est inoubliable. Son dernier Suscipe me est d'une émotion incroyable. La facilité avec laquelle la cantatrice ornemente la ligne mélodique relève d'un grand art qui rappelle ses sublimes dialogues avec Jean Tubery. Le souffle infini porte au plus loin chaque phrase mélodique qui ainsi va au cœur de l'émotion. Enfin la beauté du timbre comme passant de l'ombre de la souffrance humaine à la lumière de la pureté de Jésus, en un dosage subtil de chaque instant, est fabuleuse. L'osmose avec les instrumentistes est complète et la liberté semble infinie.

Le Concerto grosso de Corelli permet aux cordes de briller et d'explorer de fortes nuances et des rythmes bien campés. Leur petit nombre permet une grande précision et une certaine

ampleur arrive à se dégager de cette belle interprétation.

Pour finir le prêtre roux, soit Vivaldi, apporte sa touche énergique et extravertie. Même si techniquement, elle domine la partition, Claire Lefilliâtre est moins à l'aise dans ce répertoire qui demande à être plus extravertie voir hyper-démonstrative. Elle habille de subtiles abellimenti les reprises, déjoue les diaboliques notes de l'Alleluia final avec panache. Il sera d'ailleurs bissé. Mais nous resterons sous les charmes persistants de son Buxtehude si sensuel et sensible.

Que ce soit à l'orgue, au clavecin ou dans sa direction, Stéphane Fuget est un fin musicien qui vit la musique et la partage. Rivé à ses claviers, il n'a pas eu loisir de mettre en mouvement un esprit de la danse qui a semblé l'habiter surtout dans le Vivaldi final.

Un concert admirable avec un choix d'oeuvres à la charnière du XVII et XVIII ième siècle montrant combien la contre réforme a usé de séduction musicale mais aussi comme le protestantisme avec Buxtehude a su sensualiser admirablement ses partitions. En somme, la musique permet un beau dialogue entre réforme et contre réforme à l'opposé de la guerre qui les a vu s'affronter si terriblement pour les humains.

Compte rendu concert. Paris. Oratoire du Louvre, le 11 mai 2017. Heinrich Ignaz Frantz Biber (1644-1704) : Sonate du Rosaire n°1, L'Annonciation. Giovanni Batista Pergolese (1710-1736) : Salve Regina en do majeur. Johann Heinrich Schmelzer (1623-1680) : Sonata a tre, pastorale. Georg Friedrich Haendel (1685-1759) : Récitatif et air » Ah! Che troppo ineguali » HWV. 2340. Dietrich Buxtehude (1637-1707) : Cantate en mi majeur « O Dulcis Jesu ». Arcangelo Corelli (1653-1713): Concerto grosso op.6 n° 8 en sol mineur. Antonio Vivaldi (1678-1741): Motet « Nulla in Mundo pax sincera » RV.

630. Claire Lefilliâtre, soprano. L'entretien des muses : Jasmine Eudeline et Aude Caulé, violons; Céline Cavagnac, alto ; Alice Coquart, Violoncelle ; Gautier Blondel, contrebasse ; Claire Antonin, archiluth. Stéphane Fuget : Direction, orgue et clavecin.

Compte-rendu, concert. Toulouse, La Halle-aux-Grains, le 24 avril 2017. Debussy, Rachmaninov. Musique pour deux pianos. Martha Argerich et Stephen Kovacevich, piano.

Compte-rendu, concert.
Toulouse, La Halle-aux-Grains, le 24
avril 2017. Debussy,
Rachmaninov. Musique
pour deux pianos.
**Martha Argerich et
Stephen Kovacevich,**
piano. Martha Argerich
est une musicienne
comme il n'en existe



pas deux. Elle associe deux qualités impensables ensemble. Une fragilité d'artiste hypersensible qui peut la rendre

maladroite et la faire paniquer et une puissance tellurique tant il semble qu'aucune partition ne la puisse mettre en difficulté. Nous savons que sa sensibilité ne lui permet presque plus de jouer seule en récital tant pour elle toute musique est partage. La musique de chambre est son domaine d'élection et ce soir avec son complice Steven Kovacevich, les deux pianistes nous offrent un concert inoubliable. Kovacevich et Argerich ont été collègues, amis, amants, parents de leurs filles. Il reste de tant de partage, parfois houleux, une passion commune pour la beauté de la musique partagée. La perfection de jeu est au sommet, la musicalité de chaque note, le sens du discours et l'intégrité de l'artiste sont leur partage. Tous ces liens ont été magnifiquement offerts au public, tout à fait comblé des Grands Interprètes.

D'abord un programme d'une rigueur incroyable. Deux compositeurs virtuoses eux-mêmes du clavier dans des œuvre dédiées à deux pianos. Soit des compositions originales, soit réécrites par les compositeurs eux-mêmes avec une magnificence de chaque instant. **Prélude à l'après midi-d'un faune** est dès les première mesures une expérience incroyable. Point de flûte en vedette mais une atmosphère à la fois simple et subtile évoquant le soleil et la chaleur environnant cet être si sensuel. Les deux pianos se répondent, s'enlacent avec une délicatesse amoureuse et infinie dans des nuances délicates et des sonorités diaphanes. Debussy a composé une autre partition à partir de ce beau thème.

Lindaraja est une très courte pièce qui contient tout les charmes des voyages en Espagne, à la fois musqués, coloré, rythmés. Nos deux artistes rivalisent d'intelligence, rendent perceptible au-delà de la pure beauté de l'œuvre, les niveaux d'hommage, d'auto-références et d'éternité mis en abîme... Hommage à Ravel, Bizet, Chabrier et le Debussy des Estampes. **En Noir et Blanc** est une des dernières compositions de Debussy, si miné par la guerre. Il arrive à dépasser en émotion tout ce qu'il a composé dans un mouvement lent nommé « lent-sombre ». Ce moment suspendu dans un pur éther de

poésie démontre la fusion dont sont capables les deux pianistes. Une même âme en deux fois dix doigts. Entouré par « Avec emportement » et « Scherzando », le rythme et le brillant en leur virtuosité diabolique, renforcent encore ce chant central du deuil.

En si peu de temps, tant de musique et un sens si profond ! Jamais entracte n'aura été aussi nécessaire pour le public comme pour les artistes.

Les Danses symphoniques sont des œuvres particulièrement riches et originales et demandent beaucoup à l'orchestre. La version de Rachmaninov pour deux piano est intense et par la netteté du jeu pianistique en développe, s'il se peut, toute la modernité. Il faut reconnaître cette qualité unique de clarté et de précision dans le jeu des deux pianistes amis. Si le jeu de Martha Argerich est toujours emprunt d'une liberté incroyable avec cette impression que tout lui est facile et si Kovacevich est plus concentré et parfois soucieux, à l'écoute il faut reconnaître que c'est la même fluidité, les mêmes touchers délicats et les mêmes nuances très fines que les deux artistes construisent en commun. Chacun avec son style pour une même musicalité. Et c'est bien l'impression de la convocation d'un orchestre symphonique entier qui a été évoquée par le fortissimo final des claviers. Un grand moment de musique et de piano symphonique.

Un petit secret m'a été révélé. Si les deux pianiste se sont installés à côté, les deux pianos dans le même sens, ce n'est pas seulement pour être côte à côte. C'est en effet indispensable car Kovacevich a besoin pour jouer d'un tabouret préparé: très bas, pieds coupés. Ainsi Stephen Kovacevich ne peut voir ou être vu de sa partenaire si les pianos sont tête bêche ! Un délicat jeu de déplacement de tabouret nous a permis de voir mieux tantôt l'un, tantôt l'autre pianiste. Et pour le dernier bis, ils se sont installés côte à côte, chacun sur son tabouret au même piano !

Car après le final sensationnel de Rachmaninov l'enthousiasme du public a obtenu trois bis dont une danse de la fée dragées de Casse Noisette d'une délicatesse de cristal et une valse de Brahms à quatre mains tout à fait enthousiaste.

Les Grands Interprète nous ont offert un bien beau concert. Et la venue de Nelson Frère l'autre immense ami de Martha Argerich le 15 mai prochain, nous promet un autre grand moment de musique!

Compte rendu concert. Toulouse, La Halle-aux-Grains, le 24 avril 2017. Claude Debussy (1862-1918) : Prélude à l'après midi d'un faune (transcription pour deux pianos par Claude Debussy). Lindaraja (version originale pour deux pianos). En blanc et noir (version originale pour deux pianos); Sergueï Rachmaninov (1873-1943) : Danses symphoniques, op.45b (transcription pour deux pianos par Sergueï Rachmaninov). Martha Argerich et Stephen Kovacevich, piano.

**Compte-rendu, concert.
Toulouse, Halle-aux-Grains,
le 18 avril 2017.
Dallapiccola. Liszt.
Moussorgski. Chamayou /
Filarmonica Teatro Regio**

Torino /Nosedà

Compte-rendu, concert. Toulouse, Halle-aux-Grains, le 18 avril 2017. Dallapiccola. Liszt. Moussorgski. Chamayou / Filarmonica Teatro Regio Torino /Nosedà. Dans le contexte international et surtout italien si complexe au niveau de la culture, il est sympathique d'accueillir en tournée un orchestre qui a été récemment créé: en 2003. Son répertoire est vaste; il défend avec régularité les compositions du XXème siècle. Mais il s'illustre également dans la fosse du Teatro Regio de Turin. Sous la direction enthousiaste de son chef, Gianandrea Nosedà, le Filarmonica Teatro Regio Torino acquiert peu à peu une solide réputation internationale.

Pour se présenter à Toulouse, il vient avec un ambassadeur de charme. Le pianiste toulousain Bertrand Chamayou est adoré du public local, et fait à chaque fois sensation. Il faut reconnaître que le deuxième Concerto de Liszt lui a permis de démontrer la solidité de sa technique qui semble avoir encore progressé. En complicité avec le chef, le pianiste français a trouvé un accord pour une version athlétique du Concerto. Il est permis de regretter le manque de poésie et de nuances mais il faut reconnaître que l'effet est absolument saisissant. Assumant sans complexe le côté « pompier » du thème hongrois, l'énergie dégagée par cette interprétation a comblé le public. Les passages lents plus paisibles n'ont pas été avares de démonstration des capacités techniques fabuleuses du jeune pianiste qui assume un jeu intensément musclé donc et plutôt dominateur.

Gianandrea Nosedà canalise très habilement son orchestre qui tient le choc face au fantastique piano symphonique de Chamayou. Dans les deux bis offerts au public, Bertrand Chamayou, encore plein de la puissance de son jeu lisztien, si conquérant, s'il nuance habilement ne trouve pas le chant éperdu contenu dans les deux adaptations par Liszt de lieder de ses amis, Schubert et Mendelssohn. Mais quel virtuose !

En deuxième partie de programme, l'orchestre nous emporte dans la vaste promenade des Tableaux d'une exposition. La partition, si brillante dans l'orchestration sublime de Maurice Ravel, est bien connue des toulousains. C'était un pari risqué pour Gianandrea Nosedà.



La technique de l'orchestre est impressionnante et les couleurs sont belles à tous moments. La précision rythmique parfois horlogère, est cependant brouillée par la puissance sonore, quasi permanente, et l'humour qui lui, n'est pas présent. Nous dirons que la forme dévoile un orchestre qui a tous les atouts d'un grand symphonique mais il reste à acquérir le style musical précis pour chaque compositeur. La puissance est intéressante mais la retrouver tout au long du programme a nui à l'écoute.

En début de programme, les extraits symphoniques du ballet Marsia de Luigi Dallapiccola composé durant la deuxième guerre mondiale, ne trouvent pas le chemin du cœur. Le malaise ressenti lors du Prisonnier du même Dallapiccola, donné au Capitole en 2015 persiste, comme si le compositeur, habile certes, ne s'autorisait ni vrai lyrisme ni avant-gardisme assumé.

Au final, le spectaculaire Concerto de Liszt restera lui, dans le souvenir comme le meilleur moment du concert. Sans oublier le bis de l'orchestre qui révèle peut être sa véritable richesse dans le répertoire lyrique. L'émotion dégagée dans l'intermezzo de l'acte trois de Manon Lescaut de Puccini a été une belle surprise qui finit le concert en beauté.

Compte-rendu, concert. Toulouse, Halle-aux-Grains, le 18 avril 2017. Luigi Dallapiccola. Franz Liszt. Modeste Moussorgski. Bertrand Chamayou, piano. Filarmonica Teatro Regio Torino.

Gianandrea Nosedà, direction. Illustration : Gianandrea Nosedà (DR).

Compte-rendu, concert. Toulouse. Halle-aux-grains, le 31mars 2017. JS Bach: Passion selon Saint-Jean. Marc Minkowski, direction



Compte-rendu, concert. Toulouse.
Halle-aux-grains, le 31mars
2017. JS Bach: Passion selon
Saint-Jean. Fabio Trümpy,
ténor ; Les Musiciens du
Louvre ; Marc Minkowski,

direction. Triste concert ce soir pour la Passion selon Saint-Jean, tout à l'opposé de la version humaniste, théâtrale et lumineuse, stylistiquement informée de Jean-Marc Andrieu, donnée il y a quelque semaines à peine dans cette même Halle-Aux-Grains. Marc Minkowski n'est pas chef à s'embarrasser. Il décide que le génie de Bach est à son service et il dispose donc de la vaste partition à sa guise. Dès les premières notes du majestueux chœur « Herr, unser Herrscher », premier pilier de l'œuvre, le ton est donné. C'est la violence qui est à la baguette, demandant aux cordes graves d'appuyer les premiers temps et au clavecin de métalliser des accords terribles, dans un tempo infernal. L'imploration du chœur des fidèles devient abrupte et semble s'en prendre au créateur et sans aucune modestie demander des comptes. Mais peut-on parler d'un chœur

avec huit chanteurs ? Avec huit chanteurs, à la fois solistes et chœur, c'est le régime maigre. Ils ont été complètement submergés par les instrumentistes, privés de nuances dans ce combat perdu d'avance. Les voix sont à la peine et à deux par voix ne trouvent pas la cohérence nécessaire. Ainsi l'individualité des voix, chacune reconnaissable, surtout les sopranos, ne permet aucune homogénéité de couleur. Pour être spectaculaire, avant d'être iconoclaste cette entrée en matière est avant tout un véritable contre-sens. Le dernier grand chœur, la berceuse de la mort « Ruht Wohl », si subtilement écrite devient une page ennuyeuse et molle, tant le tempo est étiré. Ainsi le chef arrive à fragiliser les deux sublimes piliers qui structurent le chef-d'œuvre de JS Bach. Sa proposition interprétative s'en trouve très affaiblie.

Ratage de Minko dans la Saint-Jean

Mini Saint-Jean de Minkowski

De ce naufrage, l'évangéliste de **Fabio Trümpy** sort vainqueur. Son ténor chaud et moelleux est une merveille vocale, le diseur est dramatique et son humanisme irradie à chacune de ses interventions redoutables. Le ténor Suisse est un évangéliste absolument parfait. Par chance l'entente avec le continuo est sensationnelle et donne beaucoup de vie et de souplesse à l'ensemble. D'autant qu'ils sont libérés de la main autoritaire du chef. Le Jésus d'Edward Grint, avec noblesse et jeunesse nous rend le Christ particulièrement proche. Mais un pas en avant, puis un en arrière, comme il est compliqué de voir le Christ rentrer dans les chœurs de foules si hostiles, les terribles Turba.

Les airs sont tous correctement chantés par les solistes en alternance mais l'implication est toujours prudente devant la tâche herculéenne demandée. Tous les effets théâtraux liés à la foule tombent à plat, malgré les efforts de Minkowski dont les gestes dévoilent son intense plaisir mais ont peu

d'effets. Les chorals sont sans ferveur et souvent ennuyeux. La vaste acoustique de la Halle-Aux-grains reste comme orpheline d'un vrai chant choral.

Reste la musique de Bach qui se déroule avec quelques beaux moments principalement dans les airs, accompagnés par des instruments obligés de grande qualité. Mais ailleurs que de frustrations pour les amoureux de cette Passion si riche en émotions contrastées !

L'avant-dernier concert des Grands Interprètes ou la Jeanne d'Arc de Tchaïkovski du Bolchoï était particulièrement incandescente ; les deux précédents événements musicaux semblent appartenir à une autre planète. Ce soir Marc Minkowski, sans complexes, offre lui une mini Passion, sans arriver à égratigner le géant Bach dont il snobe le génie dramatique, à moins que ce dernier ne lui ai complètement échappé.

Compte rendu concert. Toulouse. Halle-aux-Grains, le 31mars 2017. Johann Sébastian Bach (1685-1750) : Passion selon Saint Jean, BWV245. Laure Barras, Hanna Husahr, sopranos ; Owen Willetts, alto ; Alessandra Visentin, mezzo ; Fabio Trümpy, ténor ; Valerio Contaldo, ténor ; Edward Grint, baryton ; Yorck Felix Speer, basse ; Les Musiciens du Louvre ; Marc Minkowski, direction.



CD. Le disque édité par ERATO et paru en avril 2017, confirme aussi le sentiment mitigé face au geste de Marc Minkowski abordant la Saint-Jean de JS Bach. [LIRE notre compte rendu critique du cd La Passion selon Saint-Jean / Johannes Passion de Js](#)

[Bach par Marc Minkowski](#)

Compte-rendu Opéra. Toulouse. Théâtre du Capitole. Le 17 mars 2017. Giuseppe Verdi: Ernani ; Brigitte Jaques- Wajeman, mise en scène. Orchestre national du Capitole et Chœur du Capitole. Evan Rogister, direction musicale.

Compte-rendu Opéra. Toulouse. Théâtre du Capitole. Le 17 mars 2017. Giuseppe Verdi: Ernani ; Brigitte Jaques-Wajeman, mise en scène. Orchestre national du Capitole et Chœur du Capitole. Evan Rogister, direction musicale. Hernani à sa création fut un tel scandale qu'il y eut une « bataille d'Hernani », laquelle devint le manifeste du théâtre romantique dont Victor Hugo fut le chantre européen. Mouvement esthétique et politique qui nous rappelle que l'Europe ne date pas du XXème siècle ! Lorsque Verdi décida de s'attaquer à ce monument en 1844, il savait tout cela car la « Bataille » datait de 1830. La victoire acquise aux artistes du renouveau, il restait à Verdi de trouver une musique digne de ces enjeux. Dans cette période de « Galère » qui lui fit composer plus d'un ouvrage par an, Ernani est un opéra à part dans la production verdienne. Plus riche que d'autres musicalement et surtout dramatiquement très fort. La désaffection des maisons d'opéras pour cet ouvrage est une simple paresse car la beauté musicale atteint le niveau du Trouvère. Les moyens vocaux sont considérables. Ernani, le rôle titre est alternativement

flamboyant, sombre, lyrique, amoureux ou guerrier. Elvira est un long soprano spinto avec des moments de pur bel canto, des vocalises agiles, des moments de pure grâce céleste et une force à toute épreuve afin de dominer les nombreux ensembles et les deux finals lui sont indispensables. Don Carlo est probablement le premier « baryton verdi » avec cette quinte aiguë victorieuse et une évolution psychologique passionnante. Le rôle de basse de Silva est également splendide, même s'il est plus monolithique. Et la musique de Verdi offre à l'orchestre un rôle fondamental, à mon sens plus réussi que dans Le Trouvère. Le chœur est très présent également.

Le flop scénique d'Ernani à Toulouse : point de Bataille d'Ernani



Ce long préambule permettra d'accepter l'ampleur de la déception qui accompagne la découverte de cette nouvelle production capitoline. Si les moyens conséquents mis en œuvre n'apportent pas de satisfaction ce n'est pas la faute de la maison. Les costumes en particulier sont de belle tenue mais sont laids et passe-partout. Les lumières sont complexes mais sont un peu des cache-misères. Les décors dont un arbre spectaculaire, des panneaux grandioses qui s'ouvrent sont dépourvus d'intelligence dramatique. Quand à la mise en scène, c'est une nébuleuse, un vide et un malaise nous saisit. Brigitte Jaques-Wajeman vient du théâtre, pour un opéra dont l'importance théâtrale est susdite ce qu'elle propose n'est qu'indigence. Nous avons beaucoup apprécié son travail dans Don Giovanni, autre opéra titré du meilleur théâtre possible, Molière. Dans Ernani, il ne se passe rien. Les chanteurs

chantent, les chœurs sont en place. Et c'est tout. Tout ça pour si peu ! Et concernant les chanteurs heureusement que le ridicule ne tue pas...

Point de théâtre visuel donc, c'est irréparable, mais pourtant du drame par la grâce de la musique de Verdi se construit. C'est là qu'au final son génie triomphe car la puissance de la musique entraîne le public à vibrer et à applaudir. L'Elvira de Tamara Wilson est impériale. Voix souple, lumineuse aux aigus aussi beaux dans les forte que les pianissimi célestes. Vocalises et trilles impeccablement réalisés. Et sa présence vocale dans les ensembles fait qu'elle domine ses partenaires. C'est après tout trois hommes qui la courtisent ! Dans les deux finals aux concertati grandioses elle domine la masse vocale chorale et soliste sans faillir. Reste son piètre jeu et un physique difficile que son chant sublime fait oublier. Ernani est un ténor né à Séoul dont la voix puissante est sans séduction. Comme son jeu qui ne lui permet, pas plus que ses costumes ridicules, de camper le personnage, tout tombe à plat. Vocalement dans la puissance tout du long, avare de couleurs et de nuances, sans phrasé intéressant l'Ernani d'Alfred Kim est inexistant, sans charisme, ni sombre mélancolie, sans noblesse, ni vraie mouvement d'âme. Quand on sait les reproches faits à Hugo sur ce personnage « excessif en tout », on reste songeur...



Le Carlo du baryton ukrainien Vitaliy Bilyy est une force vocale de la nature. L'insolence du timbre, la puissance de la voix sur tout l'ambitus sont considérables. Mais est-ce suffisant pour camper ce personnage à l'évolution majeure, passant du séducteur à qui tout réussit au monarque capable de grandeur d'âme ? Belle voix, beau chanteur mais interprète un peu court. C'est donc Michele Pertusi en Silva qui offrira la composition la plus complète. Voix solide à la profondeur confortable, ligne de chant sublime, maintient sur scène impeccable. Tout est là. Voilà comment son expérience de plusieurs décennies des plus grandes maisons d'opéra, des

meilleurs metteurs en scène et des meilleurs chefs, lui permet de se rire de cette production si faible. Silva inquiète, irrite, mais il est émouvant, il vit.

Le chœur du Capitole est vocalement splendide, il nuance avec aisance et a des couleurs somptueuses. L'Orchestre du Capitole est comme galvanisé par un chef dont il convient de retenir le nom. Evan Rogister est une réincarnation des grands chefs des années 50 quand on savait donner à Verdi sa puissance et son drame. Il ose des nuances subtiles, pianissimi subtiles puis ménageant des fortissimi tonitruants dans les finals toujours dans un équilibre parfait entre tous les plans. Les ralentis sont accordés aux chanteurs, offrant ce slancio verdien devenu si rare. Le tempo est vivant, comme élastique, mais jamais flou. Une main de fer dans un gant de velours et une joie à réaliser cette belle musique, avec cet orchestre si doué dans des sourires et des gestes d'un enthousiasme incroyable. Il établit un lien plateau / fosse sans faiblesse. La production est dramatiquement sauvée par sa direction particulièrement musicale et inspirée. Nous avons hâte de réentendre Evan Rogister diriger non seulement dans la fosse mais aussi au concert, un Orchestre du Capitole avec qui il semble s'entendre à merveille.

La dernière remarque portera sur deux incidents graves que la direction intérimaire du Capitole n'a pas souhaité éviter. Cela reste indigne de la haute histoire du Capitole, de ces générations de mélomanes enthousiastes et exigeants dont les mânes ont du rougir. Comment imaginer dans cette auguste maison être tombé si bas ? Une représentation s'est déroulée sans Elvira. En effet Tamara Wilson sans voix a du monter sur scène faute de doublure ! Tout notre respect à l'artiste en difficulté soudaine qui ose pour sauver la représentation se mettre dans un tel tourment et mettre en péril sa carrière en forçant un organe souffrant. Mais pire encore. La dernière représentation a été annulée faute d'Ernani car Alfred Kim s'est lui même arrangé pour être frappé d'«impeachment».

Le nouveau directeur du Théâtre du Capitole vient d'être

nommé. Exigeons de Christophe Ghristi que plus jamais pareille injure au public, aux artistes, aux compositeurs et à l'Opéra du Capitole ne soit faite. Plus jamais ! Non, surtout quand on sait la capacité de nombreux chanteurs du chœur à chanter des rôles de premier plan et à la quantité de jeunes artistes prêts à monter sur scène. De telles pratiques négligentes tuent plus sûrement l'opéra qu'il n'y paraît !

Compte-rendu Opéra. Toulouse. Théâtre du Capitole. Le 17 mars 2017. Giuseppe Verdi (1813-1901) : Ernani ; Opéra en quatre actes sur un livret de Francesco Maria Piave, d'après Hernani de Victor Hugo créé le 9 mars 1844 à la Fenice de Venise ; Nouvelle production ; Brigitte Jaques-Wajeman, mise en scène ; Sophie Mayer, collaboration artistique ; Emmanuel Peduzzi, décors et costumes ; Jean Kalman, lumières. Avec : Alfred Kim, Ernani ; Vitaliy Bilyy, Don Carlo ; Michele Pertusi, Don Ruy Gomez de Silva ; Tamara Wilson, Elvira ; Paulina González, Giovanna ; Jesús Álvarez, Don Riccardo ; Viktor Ryauzov, Jago ; Orchestre national du Capitole ; Chœur du Capitole, Alfonso Caiani direction ; Evan Rogister, direction musicale. Illustration : Ph. Nin / Capitole de Toulouse 2017.

Compte-rendu, concert. Toulouse. Halle-aux-Grains, le 15 mars 2017. Tchaïkovski : Jeanne d'Arc / Bolchoï. Tugan Sokhiev, direction.

Compte-rendu, concert. Toulouse. Halle-aux-Grains, le 15 mars 2017. Tchaïkovski : Jeanne d'Arc. Version de concert. Orchestre et Chœur du Théâtre Bolchoï de Russie. Tugan Sokhiev, direction. C'est à plus d'un titre que les Grands Interprètes peuvent s'enorgueillir d'avoir proposé une soirée d'une ampleur inhabituelle. Sur bien des plans, il s'agit d'un événement exceptionnel, probable joyaux de la saison toulousaine. Tout d'abord l'œuvre choisie est d'une beauté totale, véritable chef-d'œuvre mésestimé de Tchaïkovski qui s'y révèle à l'aise dans tous les styles et qui développe dans cette partition un art infini.



Splendeur du Bolchoï à Toulouse

Cet Opéra est si rare car il est d'une grande difficulté. Le

public français tout particulièrement a du mal à accepter les libertés prises par Schiller dont la pièce est à l'origine du livret. Pourtant le fait de donner à Jeanne plus que ce que la figure nationale a réquisitionné n'a rien d'invraisemblable et donne une dimension cornélienne à Jeanne. Cet ouvrage de belle ampleur nécessite un chœur vaillant ; le rôle-titre est écrasant et l'orchestre a des pages symphoniques qui dans une fosse sonnent à l'étroit. La solution de la version de concert est musicalement idéale pour un ouvrage de cette ampleur. Mieux vaut une version de concert avec un engagement dramatique totale qu'une misère visuelle.

L'évènement d'entendre un ouvrage de grande valeur et rarissime a été porté par l'équipe du Bolchoï ce qui était une première à Toulouse. Seul Genève et Zurich ont été concernés par cette tournée et Paris a pu déguster à la Philharmonie cette magnifique Jeanne d'Arc. Il est certain que les forces du Bolchoï sous la direction si inspirée de son chef Tugan Sokhiev, ne vont pas tarder à conquérir le monde entier.

La puissance de cet orchestre est très impressionnante. Les violons sont athlétiques et capables de grande délicatesse dans un son d'une plénitude rare. Les violoncelles ont une chaleur d'une grande profondeur. Les bois ont une fraîcheur plaisante avec une flûte à faire pâlir d'envie tout orchestre. Quelle sonorité impériale et quelle subtilité de nuances ! Hautbois et clarinettes ont une forte présence et une sacrée personnalité. Dans l'ouverture, le passage bucolique évoque une forêt profonde, pleine de vie. Les interventions déterminantes de la harpe sont d'une noblesse remplie de plénitude. Les cuivres sont puissants et l'orchestration de Tchaïkovski leur demande des prouesses.

Les chœurs du Bolchoï sont très impliqués. Les scènes de foules sont hallucinantes de présence et les anges, surnaturels de beauté. Le pupitre des basses avec une présence capitale contient des timbres d'une profondeur splendide, octaviant certains accords de manière spectaculaire.

La distribution vocale est russophone ; elle fait honneur à

cette exceptionnelle école de chant. Tous sont excellents mais c'est **la Jeanne d'Anna Smirnova qui subjugué**. Voix de mezzo splendide, claire, fruitée et puissante capable de nuances et de colorisations des plus dramatiques. Elle passe du sublime de ses implorations à une vaillance de chef de guerre sans siller. Les longues phrases lyriques sont développées jusqu'au fond de leur émotion. Dans les finales, elle domine sans soucis. L'Agnès Sorel d'**Anna Nechaeva** a la volupté de timbre et de phrasé requise. Les hommes sont tous splendides de timbre et leur implication dramatique donne beaucoup de vie à leurs interventions qui restent fondamentales mais sans la grandeur du rôle-titre, particulièrement présent.



Il nous reste à évoquer le Grand Vainqueur de la soirée. L'audace n'est pas mince. **Tugan Sokhiev** est chez lui dans cette Halle-aux-Grains depuis 2005. Il a été nommé en 2014 au Bolchoï. Il vient donc en ambassadeur de poids. Mais cela peut aussi provoquer craintes et jalousies. Pourtant il nécessaire d'accepter qu'un artiste de cette trempe, -qui partout où il passe séduit orchestres, critiques et publics, même si un lien profond existe avec son orchestre de Toulouse-, ne peut s'en contenter. Ecouter et voir son engagement avec les forces du Bolchoï est donc un exercice ambivalent. Pour ma part, il confirme ce sentiment d'avoir la chance de pouvoir suivre l'évolution d'un chef qui deviendra l'un des tous premiers

dans un avenir proche. L'aisance avec laquelle il empoigne ce grand opéra à la française, avec un côté meyerbérien, voir wagnérien, et même italien tout en restant si admirable dans les équilibres, reste un grand moment. La direction est comme nous savons, un ballet de tout son corps avec des regards profonds. Les gestes anticipés permettent de comprendre chaque instant de cette partition fleuve. Les récitatifs sont mordants, les moments orchestraux splendides, les grands airs tiennent en des arcs infinis, les grandes fresques chorales sont terrifiantes. Les finales des derniers actes sont sensationnels. Cette conception dramatique si intelligemment menée permet de terminer sur un final d'une puissance, d'une violence incroyable. Tugan Sokhiev sait construire le dernier crescendo pour laisser le public haletant devant le supplice et la mort de Jeanne d'Arc. L'orchestration de Tchaïkovski ose pour terminer son chef d'œuvre des audaces d'écritures particulièrement évocatrices de la cruauté du peuple utilisée par les puissances religieuses et temporelles en assassins associés. Après ce grandiose finale si dramatique le public rend les armes et applaudit à tout rompre une équipe soudée et victorieuse. Tugan Sokhiev offre avec cet opéra si rare un complément de choix aux autres ouvrages lyriques de Tchaïkovski qu'il a déjà dirigés à Toulouse pour le ravissement d'un public conquis.

Le Bolchoï est un géant mondial incontournable et Tugan Sokhiev sait faire la plus belle musique possible avec des forces si difficilement domptables.

Compte rendu concert. Toulouse. Halle-aux-Grains, le 15 mars 2017. Piotr Illytch Tchaïkovski (1840-1903) : Jeanne d'Arc ou la pucelle d'Orléans, opéra en quatre actes et six tableau d'après la tragédie de Friedrich von Schiller ; Version de concert ; Avec : Anna Smirnova, Jeanne d'Arc ; Oleg Dolgov, Le Roi Charles VII ; Bogdan Volkov, Raymond ; Anna Nechaeva, Agnès Sorel ; Andrii Goniukov, Dunois ; Stanislav Trofimov, L'Archevêque ; Petr Migunov, Thibaut d'Arc ; Igor Golovatenko, Lionel ; Nikolay Kazanskiy, Bertrand ; Andrii Kymach, Le Soldat ; Marta Danusevich, L'Ange ; Orchestre et Chœur du Théâtre Bolchoï de Russie ; Tugan Sokhiev, direction.
Illustration : © Mat Hennek.

Compte-rendu, concert. Montauban, le 11 mars 2017. A. Scarlatti, Pergolèse. Léger, Bündgen. Les Passions. Jean-Marc Andrieu, direction.

Compte-rendu, concert.
Montauban, le 11 mars 2017. A.
Scarlatti, Pergolèse. Léger,
Bündgen. Les Passions. Jean-Marc
Andrieu, direction. La quatrième
édition des Passions Baroques à
Montauban a connu un lustre particulier en proposant concerts



et manifestations sur quatre week-ends. En ouverture de cette saison, c'est la grandiose Passion selon Saint-Jean de JS Bach, le 25 février, qui a débuté une série de quatre concerts à Toulouse, Albi et Pamiers, non sans éclat. Mentionnons tout particulièrement la grâce et la pureté des voix de la Maîtrise du Conservatoire. Master Class, lecture, causerie, concert de violon baroque ont ensuite déroulé leurs charmes pour cette édition 2017.

Le dernier rendez-vous a été particulièrement émouvant ce samedi avec un concert de musique sacrée italienne. La soprano Magali Léger et le contre-ténor Paulin Bündgen ont interprété avec beaucoup de musicalité et d'émotion deux pièces vocales dédiées à la Vierge. L'orchestre en dimension chambriste, avec deux violons, un alto, un violoncelle, une contrebasse, un théorbe et l'orgue a été l'écrin d'une grande délicatesse pour la vocalité délicatement ornée des deux chanteurs. Mêlant leurs voix de manière complémentaire et exquise dans les duos, le charme belcantiste de ces pièces a fait chavirer le public. Le Salve Regina de Scarlatti comme le Stabat Mater de Pergolèse alternent airs et duos. Magali Léger a un soprano lumineux, capable de volupté mais elle sait aussi voiler le brillant du timbre pour évoquer la douleur. Ses airs ont été un vrai enchantement. Paulin Bündgen a une voix plus droite, toujours très homogène. Le même phrasé délicat, les mêmes nuances subtiles, la même capacité à s'écouter font de leur duo, une vraie rencontre artistique.

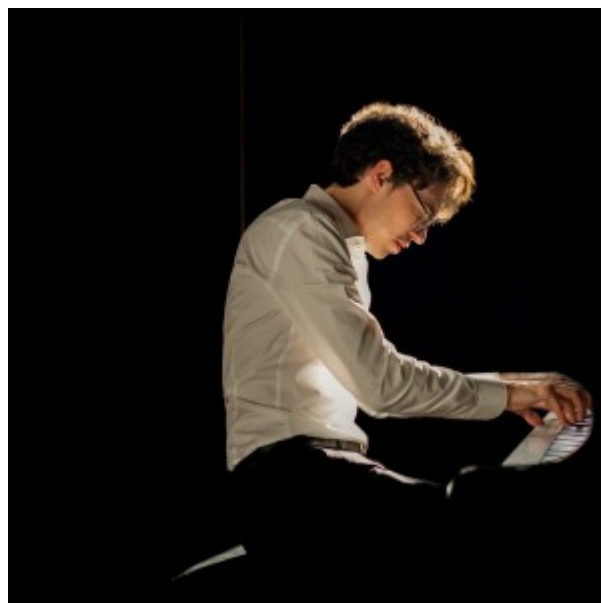
Les musiciens des Passions, sous la direction dansante de Jean-Marc Andrieu, respirent avec les solistes comme un seul être. Dans cette interprétation, ces deux pièces doloristes ont donc gagné en naturel et en bonheur d'écoute. Tout était pur, simple, évident. Aucune recherche d'effet, toute la beauté de la musique et du texte mêlés. Cette manière de faire de la musique a particulièrement touché le public. N'est ce pas cela faire de la musique ? Respirer ensemble ? Et ne l'oublie-t-on pas trop souvent lorsque des chanteurs se servent un peu trop des oeuvres pour mettre en valeur leur art ? Ce soir, c'est le génie des compositeurs qui a été mis à

l'honneur surtout à se souvenir que Pergolèse nous a laissé un tel chef d'oeuvre juste avant sa mort à 26 ans... Merci aux Passions Baroques de Montauban d'avoir offert un si beau moment pour terminer en toute émotion cette belle édition 2017.

Compte-rendu concert. Montauban. Théâtre Olympe de Gouges le 11 mars 2017. Alessandro Scarlatti (1660-1725) : Salve Regina ; Giovanni Battista Pergolèse (1710-1736) : Stabat Mater ; Magali Léger, soprano ; Paulin Bündgen, contre-ténor ; Les Passions. Jean-Marc Andrieu, direction. Illustration : © J.J. Ader / Les Passions

**Compte-rendu concert.
Toulouse, Halle-aux-Grains,
le 17 février 2017. Debussy.
Ravel. Chausson. Lucas
Dabargue, piano. Tugan
Sokhiev, direction.**

Compte-rendu concert. Toulouse, Halle-aux-Grains, le 17 février 2017. Debussy. Ravel. Chausson. Lucas Debargue, piano. Tugan Sokhiev, direction. La première interprétation du Concerto en sol de Ravel pour **Lucas Debargue** aura marqué les spectateurs. Car en effet le jeune musicien que nous avons beaucoup aimé lors du festival Piano aux Jacobins, [voir notre chronique](#), a été très



imaginatif. Il a osé sortir des sentiers habituels et a donné à cette œuvre, prise dans tant de fausses traditions, toute sa modernité en une poésie assumée laissant la virtuosité à une place ancillaire. Certes les amateurs de gros doigts, de sons forts, et de jazz spectaculaire seront restés sur leur faim. Pour les amateurs de poésie en musique, de nuances subtiles, de rubato élégant et de délicatesse virile, ce concerto a été une vraie fête. Au lieu de mettre en valeur la virtuosité rythmique ou la force pulsionnelle de cette partition, **Lucas Debargue et Tugan Sokhiev** ont osé beaucoup plus de nuances, de couleurs subtilement accordées et de poésie que ce qu'une certaine « tradition » ou « routine » propose. Ravel est un musicien subtil et le jazz est avant tout souplesse, liberté et non arrogance. L'Adagio assai a passé comme un voyage dans les cieux. La main gauche chaude et ferme a tendu son tapis et la main droite de pure poésie liquide a chanté. Les cordes de velours et les bois d'humaine tendresse ont enrubanné le songe. Les cuivres offrant ce qu'il faut de force juste évoquée. Tugan Sokhiev a dirigé en poète de l'orchestre avançant sur le même fil que Lucas Debargue en une apesanteur surnaturelle. Rien que pour la grâce de ce mouvement la vision si poétique de Lucas Debargue trouve sa justification. Le public stertoreux et tousseur de l'hiver a même su faire silence c'est tout dire... Le final a gardé une totale élégance et une grande liberté de ton ce qui a considérablement rendu

la partition de Ravel à sa vraie modernité et ses audaces qui sont d'un poète, d'un peintre et d'un danseur non d'un révolutionnaire. L'humour fin et sans férocité, ainsi qu'un jeu pianistique délicat, des instrumentistes survoltés, ont créé un moment énergisant sans excitation vaine. Le succès de Lucas Debargue le conduit à jouer deux bis : la 1ère Gnossienne d'Erik Satie, puis la 4ème Ballade de Gabriel Fauré avec la même poésie infinie. Lucas Debargue est assurément un grand musicien.

Si la création française de la partition originellement prévue « Sawti'l Zaman » de Benjamin Attahir n'a pas pu avoir lieu, faute de temps de préparation en raison de l'indisponibilité du chef, nous avons eu la «re»création de concerto en sol par des poètes de première grandeur !



En deuxième partie de concert **la vaste symphonie de Chausson** a été magistralement dirigée par un Tugan Sokhiev enthousiaste. Assumant pleinement l'amour pour Wagner contenu dans la partition, le chef a choisi la puissance et l'opulence sonore.

Les vastes phrasés, les nuances profondément creusées et les couleurs comme saturées ont été magnifiés. La fusion entre cette monumentalité teutonne et une texture plus française a créé un son assez porteur de nouveauté. L'énergie que Tugan Sokhiev déploie dans sa belle direction, son engagement et la manière dont il détaille la structure est impressionnante. Le voyage fait connaître de vastes espaces, et le souffle rugit avec la force d'un post romantisme assumé. Les instrumentistes sont comme sur des charbons ardents. L'art symphonique hybride franco-allemand contient une force quasi invincible lorsque les interprètes sont si investis.

Pour ouvrir ce concert, Prélude à l'après midi d'un faune de Debussy avait préparé nos oreilles avec délicatesse. La flûte de Francois Laurent dont nous connaissons le riche métal et le vibrato maîtrisé a osé jouer « petit ». Un son évocateur de simple roseau et comme une musique inventée devant nous presque timide. Tugan Sokhiev a laissé son orchestre jouer avec d'infinies nuances, en toute simplicité, sans ostentation de richesse.

Un concert magnifique, plein de force, d'audace, d'énergie, de vie prouvant combien la musique française du siècle dernier contient une modernité qui ne demande qu'à s'exprimer.

Compte-rendu concert. Toulouse, Halle-aux-Grains, le 17 février 2017. Claude Debussy (1862-1918) : Prélude à l'après midi d'un faune. Maurice Ravel (1875-1937) : Concerto pour piano et orchestre en sol majeur. Ernest Chausson (1855-1899) : Symphonie en si bémol majeur op.20. Lucas Dabargue, piano. Orchestre National du Capitole de Toulouse. Tugan Sokhiev, direction. Photo : L. Debargue © Felix Broede

Compte-rendu, concert. Lausanne, Salle Métropole, le 13 février 2017. Dvorak, Chopin. Orchestre de Chambre de Lausanne. Christian Zacharias, piano et direction.

Compte-rendu, concert.
Lausanne, Salle Métropole, le
13 février 2017. Dvorak,
Chopin. Orchestre de Chambre de
Lausanne. Christian Zacharias,
piano et direction.

**Christian Zacharias et l'Orchestre de
Chambre de Lausanne** se
connaissent bien pour avoir
travailler ensemble 13 années
durant. Le pianiste et chef
d'orchestre allemand est un fin
musicien et son engagement est
communicatif. Sa complicité
avec l'orchestre est évidente
et la gestuelle du chef est

emplie de respect, de douceur, d'élégance tout en obtenant
précision et énergie de ses musiciens. Les légendes de Dvorak
orchestrées par Dvorak en 1811, ont été données de part et
d'autre du concerto de Chopin. Elles mettent en valeur la
richesse de l'orchestre capable de nuances exquis, de
couleurs variées et de beaucoup de précision rythmique.
L'adaptabilité de chacun des musiciens à ces miniatures



d'orchestre si riche en éléments folklorique, en subtilités rythmiques et en variétés de style, est parfaite. Ce véritable voyage en pays de Bohême est celui de musiciens poètes. La partition de Dvorak est emplie de splendeurs et pourtant tout semble simple et facile à l'écoute. Fluidité des lignes, délicatesse des phrasés sont un enchantement. Si les cordes et les bois sont à la fête tout du long, bien des instruments plus rares trouvent leurs moments de rêve. Ainsi en est-il de la harpe ou des cors dans la dernière partie du concert. La beauté de l'orchestre rencontre celle de la partition bien trop rarement donnée au public. Christian Zacharias en illumine chaque note.

Le deuxième Concerto pour piano de Chopin souffre de la comparaison avec la richesse orchestrale de Dvorak. Tous les efforts de l'orchestre et du chef semblent vains. Chopin ne sait rien demander d'original à l'orchestre mais cela fonctionne toutefois assez bien. Indubitablement c'est le piano qui est le roi. Grande guitare un peu raide, l'orchestre est plus accompagnateur que partenaire. Par contre, le deuxième mouvement en son temps suspendu, sa délicatesse de nocturne belcantiste, justifie à lui seul de jouer ce concerto. L'entente entre le pianiste et les musiciens de l'Orchestre de Chambre de Lausanne autorise une fusion de la plus belle eau tant la liquidité des doigts du pianiste se pose facilement sur l'écume orchestrale. Ce mélange de rigueur et de poésie si caractéristique de Christian Zacharias trouve en Chopin un compositeur qui lui convient à merveille. Le raffinement du rubato est irrésistible et les nuances partagées avec l'orchestre sans un geste sont de grands musiciens. Christian Zacharias qui dirige en jouant est tout simplement sidérant par la qualité de son jeu comme de sa communication totale avec les musiciens parfois du regard ou simplement de l'oreille. Car l'orchestre le suit comme un seul homme et partage beaucoup de plaisir de jeux avec le chef pianiste. Après le succès du Concerto chaleureusement applaudi par le public, un bis de Chopin prolonge l'enchantement avec

une mazurka chaloupée dans un rubato élégantissime.

Un bien beau concert tout en musicalité partagée a enchanté le public de la salle Métropole pour ce premier concert car le lendemain le même programme a refait salle pleine. Une diffusion sur espace2.ch permet de déguster ce concert si accompli musicalement avec une admirable version des Légendes pour orchestre de Dvorak. En bis la Danse slave n°2 fait sensation par son énergie et sa grâce.

Compte-rendu, concert. Lausanne. Salle Métropole, le 13 février 2017. Antonin Dvorak (1841-1904) : Légendes op.59. Danse slave n°2 en mi mineur, op.72. Frédéric Chopin (1810-1849) : Concerto pour piano et orchestre n°2, en fa mineur, op.21. Orchestre de Chambre de Lausanne. Christian Zacharias, piano et direction.

**Compte-rendu, concert.
Toulouse, Halle-aux-grains,**

le 4 février 2017. Dvorak, Mozart, Haydn. Scottish Chamber Orchestra. Maria Joao Pires, piano. Robin Ticciati, direction.

Compte-rendu, concert. Toulouse, Halle-aux-grains, le 4 février 2017. Dvorak, Mozart, Haydn. Scottish Chamber Orchestra. Maria Joao Pires, piano. Robin Ticciati, direction. La venue de Maria Joao Pires est toujours une fête à Toulouse tant la grande dame est aimée en raison de la simplicité de sa personne, sa modestie et la musicalité subtile de son jeu. Grande mozartienne, c'était une fête annoncée et qui a bien eu lieu, que de l'écouter dans un concerto de Mozart. Le 27ème Concerto pour piano de Mozart est son dernier. Véritable œuvre de musicien, il n'a pas la brillance, ou la grandeur de tel autre mais il est construit en un équilibre parfait qui permet de dérouler toute la beauté mozartienne, dans son mariage si réussi du piano et de l'orchestre. Lui qui, premier compositeur affranchi, composait et jouait ses concertos de piano pour vivre libre, termine ainsi dans une sorte d'épure. Le 27ème possède une émotion particulière car nous savons que ce fut le dernier que Mozart joua le 4 mars 1791.

Que de beauté !



Maria Joao Pires s'entend à merveille avec le chef Robin Ticciati qui demande à l'orchestre beaucoup de clarté et de précision. Les phrasés sont parfois un peu contraints,

créant une urgence intéressante. Ce Concerto qui va vers une apparente simplicité, loin de tout effet, est en fait très riche en modulations. Larmes au bord des yeux dans un sourire. Cette complexité harmonique est mise en valeur par la direction du maestro qui cherche beaucoup de pureté et une précision à la limite de la sècheresse pour les cordes. Maria Joao Pires joue comme un ange avec une simplicité déconcertante. Comment de si petites mains contiennent tant de musique ? La douceur, l'amour, la bonté, rien ne cherche l'effet. Toute la beauté de la musique de Mozart coule sans heurts. L'orchestre et la pianiste s'écoutent et se répondent avec délicatesse. Les tempi allants évitent tout alanguissement. Même le Larghetto avance dans la pureté de son charme. Le final est comme une paix enfin gagnée sur la vie plutôt complexe de Mozart. Le printemps et l'amour, même si c'est fragilement, gagnent. La complicité des instrumentistes avec la pianiste est d'une harmonie de chaque instant. Robin Ticciati, tout sourire, participe activement à ces splendides échanges. En bis, sous les ovations d'un public conquis et heureux Maria Joao Pires offre avec l'orchestre l'Andante du céléberrissime Concerto n°21. Sorte de récompense pour ceux qui dans le public ont été peiné d'apprendre le changement de programme qui du 21ème est passé au 27 ème. Ainsi l'Andante, dans un tempo très allant, avec des pizzicati amoureux et engagés a permis au chant de l'absolu de s'élever sans limites. Un grand moment de poésie et de partage !

En Deuxième partie de programme, nous avons bénéficié d'une interprétation absolument éblouissante de **la Symphonie Londres de Haydn**. La précision, l'énergie de chaque instant, l'analyse de chaque moment permettent à la



complexité de la partition de gagner une séduction... diabolique. Ce son comme dégraissé, cette puissance élégante des timbales ensorcellent. Rien de classique ni d'ennuyeux avec un chef de cette trempe. Le génie énergisant de Haydn en sa puissance créatrice, exulte. Le public est comme gagné par cette énergie et fait un triomphe aux interprètes aussi enthousiaste que lors du concerto. Le bis choisi par Ticciati permet de déguster un lyrisme des cordes au bord du sirupeux d'une sensualité rare. L'andante de la suite américaine de Dvorak a ainsi mis en perspective l'entrée du concert qui s'était faite sur des extraits des Légendes dans la version de Dvorak lui-même, pour orchestre. La variété des pièces, leurs couleurs comme leur saveurs folkloriques avaient ouvert nos oreilles à la finesse des interprètes. Le bis final tout en lyrisme permet de mieux comprendre encore le parti pris analytique de Ticciati dans Mozart et Haydn. Merci aux Grands Interprètes d'avoir convié des artistes d'une aussi grande sensibilité pour un concert mémorable.

Compte-rendu concert. Toulouse, Halle-aux-grains, le 4 février 2017. Antonin Dvorak (1841-1904) : Légendes, Op.59 n°1, 2, 7, 8, 4. Wolfgang Amadeus Mozart (1756-1791) : Concerto pur piano et orchestre n°27, en si bémol majeur, K.595. Joseph Haydn

(1732-1809) : Symphonie n°104, en ré majeur, Londres. Scottish Chamber Orchestra. Maria Joao Pires, piano. Robin Ticciati, direction.